Marcel LATOUCHE

Au pays de ma mère

Alice

Le Dalaï Lama a écrit un jour :

« Tout être a en lui la racine de la Perfection ».

Alice a su activer cette racine. Alors son histoire vaut d'être connue.

Ancêtres d'Alice Blackburn

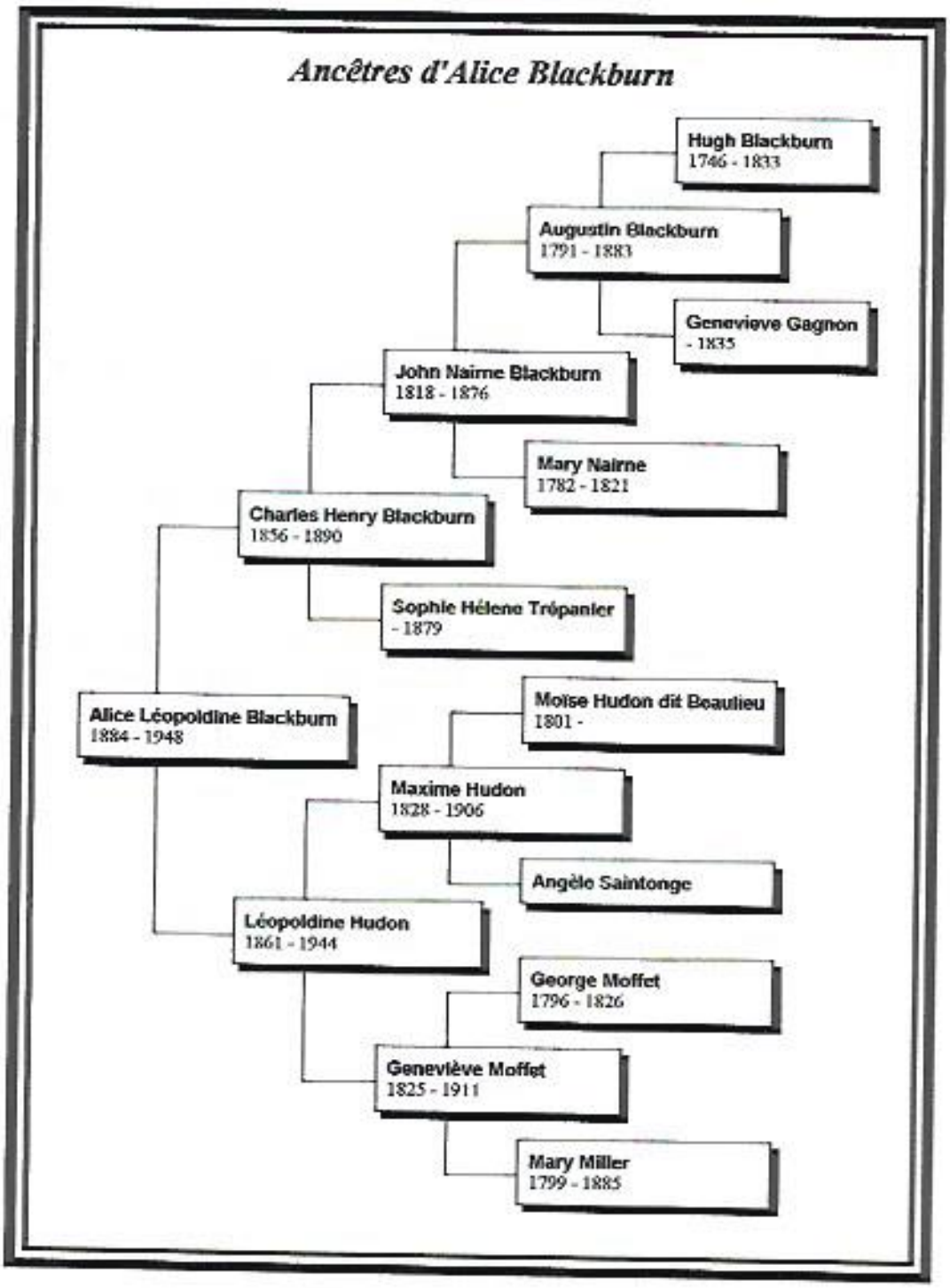

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
1 - LE PÈRE D'ALICE	3
2 - CHÂTEAU-RICHER	9
3 - LA COURSE	15
4 - ALICE	19
5 - BEAUPORT	29
6 - DE 1906 À 1914	33
7 - UNE NOUVELLE VIE	37
8 - LA FAMILLE	41

INTRODUCTION

Nos enfants et nos petits-enfants connaissent mal la vie de nos parents. Ils ignorent presque tout des petites misères d'un quotidien pourtant si près d'eux.

Alice a connu des expériences extraordinaires dignes des scénarios des meilleurs films. Elle a vécu au temps où plusieurs n'avaient même pas l'eau courante.

En ce temps-là, Alice vivait à la campagne avec son mari et ses enfants. Sa famille n'avait ni électricité, ni téléphone, ni eau chaude au robinet. En conséquence, il fallait chauffer le poële à bois presque continuellement pour cuisiner, pour se réchauffer et aussi pour pouvoir se laver. Des cordes et des cordes de bois étaient sciées, fendues et rentrées. Il fallait aussi sortir les cendres et nettoyer lorsqu'on en échappait un peu.

La famille n'avait ni auto, ni cheval et pourtant l'école et l'église du village étaient éloignées. Les jours de pluies, de neige et de grands froids étaient souvent pénibles.

Il n'y avait ni transport scolaire, ni bibliothèque. Les livres étaient rares ; plusieurs ne possédaient que l'almanach du peuple. Les devoirs devaient être faits et les leçons apprises à chaque jour, la plupart du temps sous le mauvais éclairage de lampes à l'huile.

Alors pour éviter que le souvenir de ces parents laborieux et un peu miséreux ne demeure ignoré comme un secret bien gardé, l'histoire d'Alice vaut d'être racontée.

Ste-Foy,
Novembre 2000

1

LE PÈRE D'ALICE

Le père d'Alice, Charles Henry Blackburn, naît à Château-Richer, le 25 juillet 1856. Son père est John Nairne Blackburn et sa mère Sophie Hélène Trépanier. Il est d'ascendance écossaise et sa langue usuelle est l'anglais.

À l'hiver 1857, un poêle surchauffé cause un incendie majeur ; la maison est détruite de fond en comble. Heureusement, il n'y a pas de perte de vie. Des voisins les accommodent, mais ils vivent séparément, parce que la famille compte neuf personnes. La valeur des biens perdus dans l'incendie est inestimable; c'est presque la ruine. En fait, ils tombent de haut. L'outillage et les instruments aratoires sont détruits, plusieurs des arbres du verger sont endommagés, quelques bêtes à demi asphyxiées doivent être abattues. Et il n'y a pas d'assurance. Le père et la mère sont épuisés et les enfants pleurent.

Au printemps, on ne se sent ni le courage, ni la force de reconstruire. John Nairne n'a que 39 ans et Sophie Hélène est enceinte; elle a 35 ans. Le regroupement de la famille est une priorité. Après quelques tentatives, on réussit à louer une maison voisine. La vie normale reprend son cour. Et Charles Henry, à peine âgé d'un an, n'est déjà plus le bébé, puisque Edward Napoléon Nairne naît le 5 juillet 1857.

En janvier 1858, John Nairne loue sa terre à Louis Gariépy, un ami, pour cinq ans. La vie continue malgré toutes ces épreuves. Charles Henry grandit et doit bientôt fréquenter l'école. Pour

quelques-uns, il devient Charlie et pour d'autres Henri. Son langage se modifie ; il passe facilement de l'anglais au français et devient un parfait bilingue.

Quelques années plus tard John Nairne dépérit ; il est de plus en plus malade et déprimé. Il s'éteint le 4 janvier 1876, à l'âge de 57 ans et Sophie Hélène le rejoint le 1 janvier 1879, aussi à l'âge de 57 ans.

Au décès du père, les survivants qui entourent leur mère sont : l'aîné John Fraser, âgé de 29 ans, il quitte la maison, épouse Lise Perrault en 1877 et devient zouave pontifical pour cinq ans ; Joséphine 28 ans, déjà épouse de Napoléon Cloutier ; Malcolm 25 ans époux de Louise Chabot et héritier de la terre ; John Robert 23 ans ; Charles Henry 21 ans ; Edward Napoléon 18 ans ; Léonidas 14 ans; Alma, jumelle de Léonidas et Jemima 12 ans. Réalisant que la terre ne peut faire vivre tout ce monde, la plupart songe à quitter.

L'oncle Thomas Blackburn, demi-frère de John Nairne Blackburn offre à son neveu Charles Henry de devenir assistant à sa boulangerie de Québec. C'est une bonne occasion, alors la décision est vite prise. Mais avant de partir, il en discute avec sa mère, ses frères et sœurs, ses oncles et tantes. Il comprend qu'il lui faudra bien loger quelque part, se nourrir, se vêtir et aussi qu'il ne pourra demeurer assistant toute sa vie. Il lui faut un peu d'argent. On accepte de l'aider mais bien modestement. Son oncle Thomas versera un salaire qui lui permettra de vivre. Quant à l'avenir... à la grâce de Dieu.

Quelques semaines plus tard, il arpente le quartier St-Roch de Québec, à la recherche d'un logis convenable. Il y a là 251 maisons et 381 familles. Sur la rue Charest, il voit une affiche « maison à vendre ». Il entre s'informer. La maison n'est pas neuve, mais elle est plus que convenable. Les conditions sont bonnes. Le propriétaire est prêt à supporter l'hypothèque. Charles Henry estime qu'en moins de cinq ans, il pourra rembourser sa dette. Enfin un peu de soleil.

À chaque jour, il monte la côte pour se rendre à son travail, à la boulangerie de l'oncle Thomas. Le dimanche, après la messe, il examine son environnement. La maison de la rue Charest est située

juste en face d'un forgeron, voisine d'une tannerie de cuir, d'une manufacture de chaussures et d'un cordonnier sellier. À proximité, il y a aussi de nombreuses petites boutiques en tous genres. Il s'agit d'un milieu ouvrier urbain, par conséquent d'une clientèle nombreuse. Il y a là ce qu'il faut pour faire vivre convenablement un bon boulanger. Le rêve est permis, l'ambition aussi.

Le 184 Charest
Boulangerie, Chapellerie
Boutique de menuiserie, Résidence

À la boulangerie de l'oncle Thomas, il acquiert vite une expérience valable. Cependant, il ne s'y sent pas tout à fait à son aise. Dix enfants y meurent en dix ans. L'oncle n'a plus comme héritier qu'une seule fille et elle n'a que quatre ans. Il est certain qu'à la ville plusieurs enfants meurent en bas âge. Cependant les autres boulangers de la ville ne semblent pas souffrir du même problème. Donc la boulangerie n'est pas en cause.

Il médite cette situation, puis il se décide. Il donnera sa démission à l'oncle, empruntera ce qu'il faut pour transformer sa maison et ouvrira sa propre boulangerie. En quelques mois, il réussit

son plan. L'oncle Thomas ne s'y oppose pas. Bien au contraire, il l'encourage et lui donne même de bons conseils pour la fabrication du four.

À la fin de 1879, il démarre son affaire. Deux demoiselles Boisvert, des voisines deviennent ses employées. L'aînée s'occupe de la maison et de la cuisine ; la cadette répond aux clients et prend soin de la comptabilité. C'est un bon arrangement. Cependant le naturel revient au galop ; les demoiselles se font maintenant appeler Greenwood. Charles Henry acquiert vite une bonne renommée. Ses pains sont très appréciés, spécialement les miches rondes. La clientèle augmente, les affaires sont bonnes et l'avenir prometteur.

Lorsqu'il a modifié sa maison et construit son four et une écurie, il a eu recours aux connaissances d'un entrepreneur général du quartier. Dans le but de payer la facture de cet entrepreneur, il se rend frapper à sa porte. Une vieille grand-mère de près de 80 ans lui répond. Elle est de langue anglaise. Alors Charles Henry retrouve vite la langue de son enfance et la vieille dame est bien sympathique.

Maxime Hudon est cet entrepreneur général et il a deux filles à marier. L'aînée Caroline qu'on surnomme Sissy a 19 ans et la cadette Léopoldine, que la grand-mère présente comme étant Polly, n'a que 17 ans. Et le boulanger semble un bien bon parti. Il est propriétaire, il est à la tête d'une entreprise prospère et surtout il n'a que 23 ans. Il est orphelin de père et mère, un peu solitaire et a grand besoin d'être guidé, conseillé et sûrement bien orienté. Rapidement les invitations deviennent plus fréquentes et des amitiés se nouent avec les bénédictions de la famille Hudon. On le reçoit souvent à déguster les préparations des deux jeunes filles.

Cette vieille grand-mère est Mary Miller, épouse de défunt George Moffet. Elle décède le 9 décembre 1885, à l'âge de 86 ans et 6 mois.

Polly est diplômée des Ursulines de Québec ; elle est parfaite bilingue et aide dans les entreprises paternelles. Sissy, aussi bilingue, est plus réservée et plus soucieuse de la cuisine.

À Noël 1881, Charles Henry et Léopoldine se fiancent. Bien sûr, ils ont tout pesé. Il y aurait économie de deux salaires puisque Léopoldine remplacerait les deux demoiselles Greenwood. Elle pourrait même donner un coup de main à la cuisson de nuit. Quand la clientèle augmentera, elle pourra aussi conduire un cheval et livrer le pain. Décidément le travail ne lui fait pas peur ; d'ailleurs c'est une condition de réussite.

Dimanche le 27 décembre, au prône, le curé lit le message suivant :

> *« Il y a promesse de mariage entre Marie Ophidie Léopoldine Hudon, fille mineure (il manque un mois pour qu'elle soit majeure) de Maxime Hudon entrepreneur général et de Geneviève Moffet de cette paroisse et de Charles Henry Blackburn, boulanger aussi de cette paroisse, fils majeur de défunt John Nairne Blackburn et de défunte Sophie Hélène Trépanier de Château-Richer d'autre part. Ce ban est pour la première et dernière publication. Si quelqu'un connaît quelques empêchements à ce mariage, il est tenu de nous en avertir au plutôt ».*

Le 13 février 1882, ils s'épousent, à l'église de St-Roch. Maxime sert de témoin à sa fille et Malcolm Blackburn vient de Château-Richer pour être le témoin de l'engagement de son frère.

Les nouveaux époux s'installent dans la maison de la rue Charest et se préparent à travailler. Ils sont jeunes, vigoureux et très entreprenants. Ils comptent bien donner une impulsion efficace à la boulangerie. Effectivement les premiers mois sont un succès.

Et ce qui devait arriver arriva : George John Henry naît le 24 mai 1883 ; Alice Léopoldine Joséphine le 23 octobre 1884 ; Marie Clara Albertine le 24 mai 1886 et Robert Albert le 20 juin 1887. Quatre enfants en quatre ans. Ouf ! Avec en plus la boulangerie dans la maison !

Évidemment Léopoldine est débordée. Sa sœur Sissy vient l'aider.

Heureusement la clientèle est fidèle et augmente même légèrement. L'année 1888 est prometteuse. Les enfants pleurent moins mais deviennent plus turbulents. Pour Noël, Ti-Georges 5 ans et 6 mois se croit déjà un homme, il est le plus grand, le plus fort et il sait quelques mots d'anglais ; Alice 4 ans commence à se rendre un peu utile, elle est la préférée de sa tante Caroline qu'elle appelle CC (à l'anglaise) ; Clara a maintenant 2 ½ ans et veut suivre Alice partout, mais attention au four c'est chaud ; Albert c'est un bébé, il ne marche pas encore.

Au jour de l'an, il y a des cadeaux pour tout le monde. Grand-père Maxime a fabriqué des beaux jouets en bois. Tante Joséphine Blackburn a envoyé une belle poupée à sa filleule Alice. Grand-mère Geneviève Moffet a préparé une belle robe pour Clara. Les Blackburn de Château-Richer et les Hudon de St-Roch ont aussi fait leur part. Léopoldine (Polly pour les intimes) reprend ses forces et prétend déjà que changer d'ouvrage, ça repose. Charles Henry passe une bonne partie de ses nuits debout à surveiller la cuisson et plusieurs heures de jour à livrer son pain.

Au début de 1889, il constate que son cheval vieillit et a beaucoup de difficultés dans la neige. Il faudra sans doute le remplacer avant longtemps. Les profits sont menus et servent surtout à rembourser l'hypothèque. Alors pour un nouveau cheval, attendons au moins jusqu'à l'automne.

De temps à autre, il écrit à son ami Didace Dion, à Château-Richer. Il lui parle de son vieux cheval et lui demande de surveiller les occasions. Didace vit maintenant dans la maison où Charles Henry a été élevé. Malcolm Blackburn, l'héritier de la ferme paternelle, a vendu la terre le 5 juillet 1886 à Clément Vincelette et il est maintenant policier pour la ville de Québec.

Au début d'octobre, Didace informe Charles Henry qu'il y aura une grande foire, place de l'église à la fin du mois. Il doit absolument s'y présenter. Il s'agit d'une occasion exceptionnelle. Il ne pourra trouver mieux ailleurs.

2

CHÂTEAU-RICHER

Le 22 octobre 1889, de grand matin, Charles Henry Blackburn, boulanger à St-Roch de Québec, se dirige vers Château-Richer, le village de son enfance. Son cheval devient trop âgé pour entreprendre l'hiver ; il lui faut donc en trouver un autre. En vue de cette dépense absolument nécessaire, Charles Henry a dû emprunter cent dollars qu'il compte bien rembourser dès l'été suivant.

Sur la fin de l'avant-midi, il s'arrête chez Didace Dion, le fermier qui occupe maintenant la maison où il a été élevé. On le traite comme un fils de la famille, on l'invite à dîner et à coucher. Il est aussi question de la grande foire qui se tient place de l'église ; très belle occasion pour obtenir à bon compte d'excellents animaux.

Le père Didace offre même d'y conduire son visiteur, ce qui permettra un repos au vieux cheval. Après un bon repas et une bonne pipe, les deux compères font route vers la place de l'église. Il y a là de tout : des moutons, des veaux, des poules, des vaches et aussi des maquignons.

Soudain au détour d'une allée.

— Mais, si ce n'est pas mon ami Charlie, mon boulanger préféré !

— Arthur ! Quel plaisir ! Comment vas-tu ?

— Bien, bien, mais toujours très occupé. Je te dis, je manque de temps.

— Well then, au revoir.

— Non, non ne pars pas si vite, dis-moi ce qui t'amène.

— Well, je pense acheter un cheval.

— Mais c'est ton jour de chance, j'ai justement ce qu'il te faut, approches. Regardes moi cette belle bête; tu n'auras jamais une jument plus vigoureuse. Tâtes un peu son jarret. Admires cette dentition parfaite. Un animal en santé avec une endurance extraordinaire. Et je peux t'en faire un prix d'ami. Veux-tu l'essayer ?

— Combien ?

— Pour toi, un ami, 150$.

— Non.

— Tu pourrais me payer du comptant et le reste au printemps; sans intérêt, je te fais du bon.

— Je vais réfléchir.

Et Charlie de retrouver son ami Didace pour le mettre au courant. Le moral est bas ; 150$, c'est trop.

— Offres lui 100$; s'il refuse, nous chercherons une autre solution. Retournons chez vous, réfléchissons. En chemin tu m'arrêtes chez les Cloutier, je vais saluer ma soeur Joséphine, la marraine de ma fille Alice. Après, j'irai coucher chez vous.

— Nous t'attendons aussi pour le souper, n'oublies pas!

Et chez Joséphine, on embrasse ce frère qui vit trop loin et qu'on ne voit jamais. Les Cloutier ont deux belles filles qui aiment bien cet oncle si bon raconteur d'histoires vécues. La cadette Marie-Anne est devenue une vraie jeune fille dont les yeux brillent comme

des diamants en charbon; l'aînée est aveugle, mais quel sourire ! Les retrouvailles sont joyeuses, mais il y a un nuage! Le cheval. On en discute, pourtant sans espoir, parce que les Cloutier sont encore plus pauvres que le père d'Alice.

Alors Charlie les quitte pour aller à son souper.

Chez Didace, l'accueil est toujours chaleureux. La mère de famille le reçoit à bras ouverts.

— Viens mon Henri, avec les amis, on parle français. Je t'ai préparé une bonne tourtière au lièvre comme la faisait ta défunte mère. Pendant que je mets la table, prends un gin avec mon Didace.

— Tiens Henri, un petit gin pour te remonter le moral. J'ai réfléchi à ton affaire. Demain matin nous pourrions retourner voir Arthur. Tu lui offres ton vieux cheval et 110$, je t'avance le 10$ qui te manque. Tu me rembourseras quand tu pourras.

— Merci, merci ; mais il faudrait trouver mieux.

Les hommes sirotent leur apéro et continuent d'examiner d'autres possibilités. Il semble bien qu'il n'y ait pas d'autre alternative. Alors ils ressassent de vieux souvenirs : les parents défunts, la famille dispersée, la ferme vendue et plusieurs autres changements. Belzémire complète ses préparatifs. L'odeur de bonne cuisine se répand dans toute la maison.

— Approchez les hommes, c'est prêt!

Au menu : un bouillon de poulet, du pain de ménage, de la tourtière et une tarte aux fraises ; un bon banquet.

Le lendemain, Didace et Henri retournent place de l'église. Arthur est déjà là, mais il n'est pas seul. Un étranger est à examiner la belle petite jument noire. Il faut alors ruser et patienter, ne pas se montrer trop intéressé. Didace se tient en retrait.

L'importun finit par s'en aller. Henri s'approche et fait son offre :

— Mon cheval plus 110$.

— C'est pas sérieux. Ton vieux cheval est à peine bon pour les renards. Personne ne t'en offrira plus que 5$. Et la petite jument en intéresse d'autres. Tu oublies que je te fais un prix d'ami.

Henri se retire démoralisé. Il fait quelques pas et rentre dans l'église voisine. Après une courte prière, il se dirige du côté de la sacristie, où il y a une petite porte qu'il utilise. Il descend l'escalier qui conduit au caveau familial. Là il retrouve les cercueils de son père et de sa mère. Il leur parle dans son fort intérieur. À part eux, il ne voit personne qui pourrait l'aider.

Une demi-heure plus tard Henri aborde de nouveau le maquignon Arthur.

— Henri, parce que tu es un ami, je te fais une autre proposition. Tu me donnes ton 110$, je t'accorde un rabais de 10$ pour ton vieux cheval. Et demain matin à huit heures nous prenons une course, depuis le moulin à farine de Petit Pré jusqu'au pont de la rivière Montmorency. Si tu gagnes, j'efface ta dette. Si tu perds, tu me devras 30$. C'est une course honnête. Tu conduiras la Nellie et moi mon Aldo. Alors c'est la jument noire de cinq ans, c'est-à-dire la force, la jeunesse et l'endurance contre le cheval gris de dix ans, c'est-à-dire l'expérience. Joseph Rhéaume donnera le signal du départ. Et que le meilleur gagne !

Henri hésite. Il craint la magouille ; il n'aime pas se mesurer à un maquignon, même s'il s'agit d'un ancien copain de la petite école. Il consulte Didace qui a déjà examiné les autres bêtes de la foire, mais pas une seule n'a l'allure, ni la valeur de la petite jument noire. Il n'a plus le choix, il devra courir. Au moins il va tout faire pour sauver son 30$.

— Tu es d'accord ? Alors tope là. Demain matin, huit heures, au moulin à farine.

Petit-Pré
Le Moulin à farine

Château-Richer - Maison Dion
Charles Henry Blackburn y a été élevé

3

LA COURSE

Le 25 octobre 1889, à Petit-Pré, au moulin à farine, on retrouve Charles Henry Blackburn, conducteur de Nellie, une belle petite jument noire de cinq ans, vigoureuse, nerveuse et montrant un certain instinct de compétition. Tout à côté. Il y a Aldo un cheval de dix ans, haut sur ses pattes bien ferrées, fringant et habitué à ces démonstrations de savoir faire du maquignon Arthur.

Nellie est attelée à un quatre roues robuste et recouvert d'une capote de toile pour se protéger du soleil ou de la pluie. Cette voiture a été empruntée du beau-père Maxime Hudon pour le voyage seulement. Aldo lui tire un beau cabriolet de deux roues, léger et assez haut pour permettre de voir d'avance certains obstacles. Joseph Rhéaume se prépare à donner le signal du départ.

— Bon vous êtes prêts ? À vos marques ! Quand j'abaisse mon bras, vous partez. Go !

Dès le signal, Arthur provoque un écart de son cheval, dans l'intention évidente de briser une des roues de la voiture concurrente. Mais il ne réussit pas ; il faudra se méfier ; son geste incite à la prudence. La route est longue, étroite et quelques fois dangereuse. Alors attention dans les courbes et dans les côtes.

Le léger cabriolet prend une avance et garde le milieu de la voie, rendant les dépassements impossibles. Mais la route s'élargit au stationnement de l'église de L'Ange-Gardien. Après, il y a la grande côte et ensuite c'est en pente jusqu'au pont. Alors là, la jeunesse et la robustesse de Nellie devraient compter.

En arrivant près de l'église, Arthur ralentit légèrement son cheval. Henri tente un dépassement. Et la tentative du départ se reproduit. Alors qu'il n'y a pas de témoins gênants, l'écart est plus prononcé. Mais cette fois Henri se méfie et fait lui aussi un écart équivalent. Résultat le cabriolet se renverse et Nellie entreprend la montée.

Henri a très chaud, il enlève son survêtement Un vent frais s'élève. Il sait bien que ce n'est pas prudent. Mais il lui faut encore se hâter, parce qu'Arthur pourrait bien redresser son léger cabriolet et revenir le talonner. Alors il encourage Nellie à hâter le pas, puis il remet son survêtement. Plus loin, il l'enlève encore. Il a chaud puis froid, puis chaud de nouveau.

Enfin, le pont et la victoire. Mais il s'agit d'un pont, temporaire (depuis plus de trente ans) et il est interdit d'y trotter. Il met son cheval au pas et entre dans Beauport. Plus loin, il s'endort et la voiture avance sans conducteur.

Nellie est en pays inconnu, elle finit par s'arrêter. Quelques enfants s'approchent de ce conducteur endormi dans une voiture tirée par un cheval inconnu.

Soudain, l'un d'eux .

— Mais c'est mon oncle Henri ! Il a l'air malade. Vite François va dire à ma mère que son frère, le boulanger est ici dans la voiture et qu'il a besoin d'aide.

Johnny Lortie touche à son oncle pour le réveiller, et lui demande :

— Mon oncle Henri, qu'est-ce qu'il y a ? Êtes-vous malade ?

— Non, non, ça va, je suis juste très fatigué. Mais dis-moi Johnny, qu'est-ce que je fais ici ? Ah oui, la course, je l'ai gagnée.

Des hommes s'approchent rapidement. Napoléon Lortie, père de Johnny, époux de Marie-Louise (Mary) Blackburn est parmi eux. Il invite Charles Henry, son beau-frère, chez lui à quelques pas. Pour calmer l'émoi de tout ce monde, Henri raconte en détails son aventure. Sa sœur le restaure et le fait reposer. Puis il reprend la route vers sa femme, ses enfants, sa boulangerie. Dès la nuit suivante, il veille sur la cuisson et avec le soleil, il s'en va livrer son pain. Le repos est vraiement trop court.

Sa famille l'écoute tousser à s'en étouffer et s'inquiète. Le lendemain, on appelle le docteur Laberge. Le verdict est formel : pleurésie. Un seul remède : des ventouses et repos, repos et encore repos. Mais comment se reposer quand on a une famille à faire vivre, une hypothèque à rembourser, un cheval à payer et tout le reste. Bien sûr, la vaillante Léopoldine, la tante Caroline, l'oncle Georges Hudon et le Ti-Georges de la maison sont là, mais, ils ne sont pas boulangers. Alors Henri écourte un peu trop ses périodes de repos. Sa maladie s'aggrave. L'hiver, le froid et la neige frappent durement. Le docteur Laberge revient. Il n'y a plus d'espoir. Préparez-vous au pire.

Henri se traîne tout l'hiver et finit par décéder le 13 mars 1890. Léopoldine a 29 ans. Elle est veuve, avec quatre enfants à charge dont l'aîné n'a pas encore sept ans et des dettes à payer. La situation n'est pas rose.

Par obligation, la famille est séparée. Alice est placée chez ses grands-parents Maxime Hudon et Geneviève Moffet. Les autres restent avec leur mère au 184 Charest. Le commerce de boulangerie est discontinué.

Georges debout,
Alice sur la balançoire,
Clara à droite,
Albert bébé

4

ALICE

En septembre 1891, Alice est maintenant d'âge scolaire. Sa tante Caroline, sa mère Léopoldine et son grand-père Maxime lui ont déjà enseigné plusieurs choses. Grand-mère Geneviève lui parle en anglais fréquemment. Mais tout ça ne remplace pas la formation scolaire.

Elle est inscrite au couvent de St-Roch, à l'externat. Son adresse indiquée au registre est le 190 de la rue Ste-Marguerite, qui est aussi celle du grand-père. Dès l'année suivante cependant, elle devient le 184 de la rue Charest, aussi résidence de sa mère, veuve Charles Henry Blackburn. Elle fréquente cette école pendant six ans.

Le grand-père Maxime a maintenant 63 ans. Il est encore actif, mais il cherche un moyen de ne plus avoir à voyager pour ses affaires. Il désire se rapprocher de sa fille et de ses petits-enfants. Il veut bien les aider. Alors prenant la situation en mains, il vend sa maison de la rue Ste-Marguerite, en achète une autre plus petite et voisine de la boulangerie fermée depuis l'an dernier, en 1890. Il y déménage tous les siens : sa femme Geneviève Moffet (67 ans), ses deux fils Maxime (25 ans), Georges (33 ans) et Caroline (30 ans). Il se construit une boutique de menuiserie et établit un régime d'entraide. Chacun fait sa part pour qu'on puisse survivre et même respirer avec moins d'inquiétude.

Il n'est pas question qu'Alice abandonne ses études. Au couvent de St-Roch, elle se distingue. Aux distributions des prix en fin d'année son nom est mentionné à plusieurs reprises en politesse,

en solfège, en assiduité, en bonne conduite etc. Le grand-père, approuvé par toutes les femmes de la maison, décide qu'on inscrira Alice et sa soeur Clara chez les Soeurs de la Charité, à l'école Notre-Dame-de-Lourdes, sur la rue St-Eustache, dans le quartier St-Jean. Bien sûr il y aura la côte à monter ; mais le cheval et la voiture seront disponibles le plus souvent possible. Alice y passe l'année 1897-98. Sa mère Léopoldine, ancienne diplômée des Ursulines, aimerait bien qu'elle suive le même chemin qu'elle.

La boutique de menuiserie du grand-père fonctionne bien. Par contre, les revenus sont inférieurs à ce qu'ils étaient, du temps où il était entrepreneur général. Mais comme dans toute bonne maison : ce que femme veut Dieu le veut. Alors, c'est avec joie que Léopoldine, allant y inscrire sa fille, retrouve son alma mater et renoue avec quelques-unes des religieuses qui lui ont enseigné, il y a déjà plusieurs années. Alice y demeure jusqu'à la fin de l'année scolaire de 1900.

À chaque jour, Alice monte la côte, comme son père l'avait fait, du temps de son apprentissage en boulangerie. L'enseignement donné est sérieux et la discipline est sévère. L'uniforme est de rigueur et il n'est pas question d'exception. Alice est attentive et studieuse: elle comprend bien les sacrifices faits par sa famille pour lui assurer un meilleur avenir.

Au printemps de 1902, elle n'a que dix-sept ans, normalement, elle aurait terminé son cours, mais il y a un règlement qui stipule que l'âge requis pour obtenir le diplôme est de dix-huit ans. Grand-père Maxime et maman Léopoldine interviennent. Alice doit travailler et aider sa famille, il ne manque que quelques mois pour atteindre ses dix-huit ans. Le grand-père a maintenant soixante-quatorze ans et il ne peut plus fournir autant d'efforts. Au cours de sa vie d'entrepreneur, il a eu l'occasion de travailler quelques fois pour le couvent. Les bonnes sœurs savent qu'il s'agit d'un homme honnête et consciencieux. Ce cas particulier sera présenté à mère supérieure et le verdict sera connu dans quelques jours.

La semaine suivante, un messager porte une lettre adressée à dame Léopoldine Hudon, veuve Blackburn, rue Charest : « Ma chère Poldine, tout le couvent parle encore de votre aimable visite de

mercredi dernier. Des obligations professionnelles m'ont empêchée de venir saluer une ancienne élève qui m'a causé de grandes joies aux cours d'histoire et de géographie. Déjà le désir de connaître était perceptible. Votre fille Alice a devant elle un bel avenir, à la condition de se montrer aussi vaillante que l'a été ma petite Poldine. Dites-lui de venir chercher son diplôme lundi ; elle l'a bien mérité. Sincèrement vôtre en Notre Seigneur Jésus. Sœur Marie du Rosaire, supérieure. »

Avec son diplôme en mains, Alice entreprend la quête d'un emploi. Elle pourrait être institutrice, mais à l'extérieur de la ville et la rémunération est si faible que la fonction en est dévalorisée. Elle passe quelques entrevues comme secrétaire, mais quand on lui demande son expérience et des références sur ses emplois précédents, elle ne peut mentir. La situation est décourageante, l'avenir semble complètement bouché.

Cependant, suite à de nombreuses applications et entrevues, une petite ouverture se présente. Le grand-père Maxime est peut-être intervenu, en cachette. Un poste lui est offert chez Vandry Inc. distributeur de matériel électrique. Elle servira de secrétaire correspondante dans les relations avec les différents fournisseurs de langue anglaise. C'est un début.

D'autre part, une situation qui aura sûrement quelques répercussions est en train de se produire. Georges Hudon, fils de Maxime et frère de Léopoldine, n'est plus dans la boutique de menuiserie de la rue Charest. Il était commis pour son père, parce que celui-ci avait à s'absenter fréquemment à l'extérieur, pour ses activités d'entrepreneur général ; mais maintenant les absences ne sont que locales et de courtes durées. Alors Georges s'occupe de la tenue des livres pour M. Beaudet de la quincaillerie Chinic, rue St-Paul.

Chez Vandry Inc., Alice se rend compte qu'elle possède un vocabulaire anglais de conversation. Elle parle et écrit avec aisance. Quant à son vocabulaire en termes d'affaires et de technique, c'est différent. Cette situation devient un handicap pour son avancement et par ricochet pour ses augmentations de salaire. Ses grands-parents, mis au courant de cette situation, en discutent en famille.

Alice accompagne son frère Albert au piano.

Grand-mère Geneviève prend la parole .

— Nous avons plein de parenté à Boston. Les Moffet, les Berlinguette, les Beltis et d'autres. Ils peuvent nous rendre service. J'écris à ma cousine Mina Moffet et nous verrons.

L'idée émise porte fruit. Trois semaines plus tard, le courrier apporte une réponse favorable. Les Moffet peuvent recevoir Alice, chez-eux et lui fournir un emploi fort convenable.

Une fois de plus, c'est en famille qu'on examine la proposition. Alice a 21 ans. On trouve qu'elle est encore bien jeune pour s'exiler en pays étranger, chez des cousins c'est vrai, mais on les connait si peu. D'un autre côté, si c'est nécéssaire pour son avancement.

Le grand-père Maxime et l'oncle Georges discutent en aparté. Maxime se dérhume et dit :

— Il y a un moyen de satisfaire tout le monde. Georges démissionne de chez Chinic et part avec Alice pour Boston. La lettre de la cousine Mina dit qu'il y a plein d'emplois par là. Il n'y a pas d'hésitation. Georges aussi désire perfectionner son anglais des affaires.

La décision est vite prise. Alice et son oncle partent pour l'inconnu, pleins d'espoir.

Quelques semaines plus tard, Alice écrit à sa mère : « Les cousines sont admirables. Elles me traitent royalement. Mon emploi est agréable et très valorisant. Je suis maintenant assistante secrétaire de direction. Mon salaire, déjà supérieur à ce que je gagnais chez Vandry, sera revisé dans un mois. Ma santé est excellente. »

Avec la famille Moffet à Boston en 1905.
Alice , les cheveux noirs
Le moustachu à gauche,c'est Georges Hudon.

Et Georges écrit à sa mère Geneviève : « Tout va pour le mieux. Alice fait des merveilles ; elle pensionne chez Mina Moffet et moi à Chelsea en banlieue de Boston. Je vis au 266 Washington Ave. Chelsea. J'ai un emploi formidable chez Pope & Cottle Lumber Inc. Rassure le père, je compte faire beaucoup d'économies. »

En 1906, un grand malheur arrive. Le grand-père Maxime décède. Alice revient de Boston. Tous pleurent celui qui a tant fait pour la famille. À la lecture de l'annonce :

> *« Le 18 juillet courant est décédé Jean Maxime Hudon , fils de défunt Moïse Hudon dit Beaulieu et de défunte Angèle Saintonge de St-Jérôme de Metabetchouan et époux de dame Geneviève Moffet, de notre paroisse. Il était âgé de 78 ans et 5 mois. Il laisse pour pleurer sa perte ses enfants Georges, Caroline, Léopoldine et Maxime, ses petits-enfants Georges, Alice, Clara et Albert, ses frères... »*

Alice éclate en sanglots avant la fin de la lecture. Elle réalise qu'elle vient de perdre un grand protecteur, un ami qui a vaillamment remplacé son père Charles Henry. Elle lui doit tout... elle ne l'oubliera jamais.

L'histoire est un éternel recommencement. Il n'y a pas si longtemps, Léopoldine devait fermer la boulangerie et maintenant, il lui faut fermer la boutique de menuiserie. Elle est veuve, a 45 ans et se sent bien petite devant autant de responsabilités. Son frère aîné Georges a 48 ans et réside à Boston. Son frère cadet Maxime a 40 ans, il est marié et a besoin qu'on l'aide à installer une nouvelle quincaillerie. Son fils aîné Georges a 23 ans, il s'est récemment marié et réside maintenant à Montréal. Sa fille Alice a 22 ans et est tout juste de retour de Boston. Elle se cherche un emploi. Sa deuxième fille Clara 20 ans est chapelière débutante. Quant au petit dernier Albert il aura prochainement 19 ans et il n'est pas encore établi. Sa mère Geneviève Moffet a 81 ans et supporte son veuvage plutôt mal. Sa soeur Caroline a 47 ans et est débordée par la comptabilité de fermeture de la boutique.

Un seul espoir, un bon emploi pour Alice. Tante Caroline (Sissy) lui découpe une annonce de journal où il est question d'un poste de secrétariat légal spécialisé en droit maritime. Il s'agit d'un travail bien rémunéré et plutôt stable. En cette année 1906, il y a un très grand nombre de navires en mouvement sur le fleuve . Le tonnage des marchandises en transit ne cesse d'augmenter. Il y a des pertes, des accidents, des vols, des collisions et de nombreuses réclamations.

Alice se présente au concours qu'elle gagne haut la main, à cause de son expérience, de sa maîtrise de l'anglais et de sa facilité d'expression. Il est également noté que son niveau d'instruction est supérieur à la moyenne. Elle est affectée au sténographe officiel du Palais de Justice de Québec, M. Bélinge qui lui conseille fortement d'apprendre l'allemand. Plusieurs des témoins appelés à la cour sont des représentants des assureurs et des équipages allemands. Dans ce domaine très spécialisé, les experts sont très fréquemment de langue allemande. En surplus de son travail, Alice se met à l'étude de l'allemand et en quelques mois, elle fait des progrès remarquables.

Alice à ses cours d'allemand

Alice adjointe au sténographe officiel
au palais de justice de Québec

À la Noël, elle est invitée à une réception de bureau. Elle y rencontre un dénommé Arthur Beaubien qui lui plaît beaucoup. Occasionnellement et surtout en fin de semaine, ils sortent ensembles. Le restaurant, le cinéma, les promenades sont leurs passe -temps. Ils font quelques projets, mais sans suite. La famille Beaubien s'oppose farouchement à toute association entre la famille de l'avenue des Érables et une petite orpheline, soutien de famille, du quartier St-Roch. Pas de pauvre dans ce milieu. Il ne saurait être question qu'Arthur devienne un support même moral pour ce petit peuple. Cette décision irrévocable amène une rupture regrettable. Un amour tué avant même d'avoir vécu.

1911
Alice est bien seule
sur son banc

Évidemment, pour Alice c'est une déception. Cependant, elle continue son travail courageusement, sans prendre de retard.

Le 20 novembre 1911, en fin d'après midi, la grand-mère Geneviève Moffet décède, à l'âge de 86 ans. Georges qui est demeuré à Boston vient pour les funérailles, puis il retourne compléter son année. En 1912, il revient au Québec prendre sa retraite ; il a 54 ans et des économies. Il s'occupera de la comptabilité de la quincaillerie Max Hudon Enr.

Le 17 juillet 1912, Caroline, tante Sissy, la préférée d'Alice, décède. Elle n'a que 53 ans. Léopoldine se sent encore plus écrasée par cette nouvelle épreuve. Écrasée, mais non désespérée parce que Georges est revenu. Un homme dans la maison, c'est ce qui manquait.

Alice, sa mère, sa sœur et ses deux frères

5

BEAUPORT

Monsieur Ménier, grand chocolatier hollandais et propriétaire, vient de compléter la construction de son château, à l'île d'Anticosti. Les ouvriers sont licenciés. Plusieurs sont de la région de Québec. Un passage est retenu pour eux à bord du Fleurus de la Anticosti Shipping.

Le 30 septembre 1902, le Fleurus accoste au quai 14 du port de Québec. Deux amis, de retour d'un stage d'un an sur l'île, sont de Beauport. Le plus grand des deux porte le sobriquet de grand Jules parce qu'il est un peu plus grand que la majorité de ses compagnons. Sa spécialité à lui, c'est la fabrication de la chaux. L'autre se nomme Arthur Grenier, il est expert en sciage et découpage de bois.

Un co-paroissien monsieur Robert, jardinier de Beauport, les invite à monter dans sa voiture. Les bagages y sont vite entassés. Une heure plus tard, Jules entre dans la maison Latouche, chez ses parents. Il a tant de choses à raconter : ses rencontres avec des ours, les chasses aux chevreuils, les pêches miraculeuses, la vie de camp, le château Ménier, les ragoûts de pattes d'ours et les différents travaux.

Son père, Pierre lui glisse.

— Maintenant mon gars, il va falloir penser à te marier. Justement Georgette Martel s'est informée de la date de ton retour. En plus, il y a une belle terre à bois disponible aux Trois Sauts. C'est une occasion rare.

— J'ai un peu d'économies, mais pas assez pour me marier.

Quelques jours plus tard Georgette Martel vient rendre visite aux sœurs de Jules. Entre thé et petits gâteaux, on cause. Apparemment, il n'a pas de petite amie. Après les politesses d'usage, il va la reconduire, alors que Lucia et Germaine se tiennent en retrait des rideaux.

Au cours des semaines qui suivent, il ne se passe rien. Puis Jules demande à son père de voir la terre des Trois Sauts. Ensemble père et fils examinent les arbres. Épinettes, sapins, pins et chênes bien droits et d'accès assez facile. Il est possible d'en tirer de bons madriers et des planches de largeur valable. Pendant l'hiver, il sera facile d'abattre les arbres et de transporter les billots. Jos. Grenier pourra scier et découper tout ça.

Mais la bonne volonté et le travail ne suffisent pas. Il faut des revenus. Or il semble bien qu'il n'y ait plus aucun débouché dans la fabrication de la chaux. Après avoir frappé à plusieurs portes, Jules finit par trouver un petit emploi chez un tôlier couvreur. Il y fabrique des bidons et des appareils à mesurer. Mais là encore, ce n'est pas le Pérou. La clientèle est rare et le chômage guette. Il décide que sa carrière prendra une autre orientation. Il deviendra plombier. Plusieurs pensent à l'eau courante dans chaque maison, un meilleur avenir? Peut-être, le rêve est possible.

Jules a maintenant un revenu, alors il achète la terre à bois. Son père Pierre lui cède un lot à bâtir, juste en face de la maison paternelle, de l'autre côté de la rue. Pendant l'hiver, il se fait aider par quelques bûcherons du voisinage, engagés au salaire de 1$ par jour. Les arbres abattus sont transportés chez Jos. Grenier.

Poutres, madriers, planches et colombages sont empilés sur le site de la future maison qui sera érigée au printemps.

À la fonte des neiges, une grande corvée est organisée. On creuse, on nivelle, on assoit les fondations de la nouvelle maison. Les poutres et les solivcaux sont mis en place. On sait comment construire. Il n'y a qu'un seul problème, l'argent. Le coût des

matériaux a tendance à grimper. Un baril de clous de trois pouces se vend 4,80$, une boîte de vitres 1,70$, une serrure de porte 0,30$, une colonne en fer 1,65$, 100 briques 1,25$ etc.. De crainte de manquer d'argent pour la finition, il est exclu d'engager des aides. Bien sûr, il faudra plus de temps avant de pouvoir habiter, mais avec quelques corvées à l'occasion, on devrait y arriver.

Mlle Martel rend quelques fois des visites. De la maison d'en face, elle regarde l'avancement des travaux. Elle soupire et trouve que le Jules ne se prononce pas souvent. Il est plutôt muet ; ce qui l'inquiète un peu.

Courville
Maison construite par Jules

En raison de ces travaux au ralenti, la maison n'est terminée qu'en 1912. Pour se faire un peu de capital, Jules décide de la louer. L'offre parvient aux oreilles de Maxime Hudon fils, quincaillier sur la rue du Pont à Québec. Le constructeur propriétaire aurait bien aimé trouver un locataire à l'année. Mais Maxime ne désire louer que pour la belle saison. Parce que c'est la seule offre reçue, suite à son annonce, Jules finit par accepter ; il se reprendra plus tard.

À la fin juin, à la fermeture des classes, Maxime et sa famille arrivent pour l'été. En août, on invite la parenté à un dîner champêtre. L'oncle Max et la tante Lydia reçoivent l'oncle Georges, Léopoldine,

Alice et Clara. Pour accommoder tout ce monde à une même table, on décide de fabriquer un grand panneau en planches, monté sur des trétaux et de construire des bancs. Au menu, on prévoit un bouilli canadien au boeuf et poulet, avec une grande variété de légumes. Mais pour tout cela, on a recours au propriétaire. Il possède tout ce qu'il faut : les matériaux, le poulet, les légumes etc. Maxime a déjà apporté de sa quincaillerie ustensiles de cuisine, vaisselle, napperons et quelques autres petites gâteries.

En 1912, Jules a 28 ans ; il possède une maison, un jardin, un verger, des poules et de petites économies. Du côté des visiteurs, il y a la belle Alice ; elle a 27 ans, une bonne instruction et une position enviable. Tous les deux sont en bonne santé et d'âge à se marier. Mais Jules n'a pas d'emploi stable et Alice est soutien de famille. Or en 1912, il est impensable que la femme gagne la vie du foyer. Alors attendons un peu et qui vivra verra.

6

DE 1906 À 1914

Léopoldine a cherché à louer la boutique. Personne ne s'est montré intéressé. Alors c'est la fermeture définitive. Son frère Maxime occupe la maison du grand-père avec sa famille ; il opère aussi une petite quincaillerie sur la rue Du Pont. Alice continue son emploi au Palais de Justice. Clara devient une chapelière accomplie. Et Georges Hudon est revenu de Boston ; il aidera à la survie de la famille.

Le rez-de-chaussée devient le magasin de Clara. L'ancienne boulangerie devient l'atelier de couture. Cette affaire fonctionne assez bien ; il faut même engager une aide. L'oncle Georges transforme l'écurie en poulailler. En plus, il s'occupe de la comptabilité de la quincaillerie de son frère, où il investit un certain capital. Puis il achète une maison voisine, où il y a déjà deux locataires. D'autre part, le jeune Albert est devenu marchand de chapeaux et a épousé Aline Bédard. En conséquence, le 184 de la rue Charest n'abrite plus que Léopoldine, Georges son frère, Alice et Clara.

La maison bourdonne sûrement moins que du temps de la boulangerie et de la boutique. Pour raison de sécurité, on achète un chien colley qu'on baptise Prince. C'est nécéssaire parce que Georges est souvent retenu ailleurs par ses affaires.

Prince, le chien préféré de la famille

Alice cependant trouve que sa vie n'est pas facile. Le Palais de Justice est situé à la Haute-Ville près de la basilique. La montée depuis la rue Charest est souvent difficile, les jours de pluie, de neige, de grandes chaleur, ou de grand froid. Elle vieillit lentement et sa vie de femme s'envole. Elle a déjà 27 ans. Toutes ses compagnes d'école sont ou mariées et mères de famille ou religieuses. Elle trouve parfois que l'avenir est sans joie. Quand elle regarde les vitrines des magasins ou les cahiers de modes, elle soupire et n'achète rien.

D'autre part Alice se souvient de cet imposant Jules qui s'y connait si bien en légumes, en poulets et en construction. C'est un bon garçon, mais si différent de ceux qu'elle côtoie. D'ailleurs, il n'a rien demandé, ni rien offert. Décidément la vie n'est pas facile.

Alice en 1912

Puis à quelques heures d'un Noël qui s'annonce un peu triste, Alice reçoit un petit colis. À l'intérieur, il y a un collier dont le motif représente deux petits oiseaux qui se bécotent. Une carte porte l'inscription : « Je me souviens... Jules »

En 1913, l'oncle Max et la tante Lydia renouvellent l'invitation à un dîner champêtre. À cette occasion Jules et Alice se revoient, se regardent, se parlent un peu. Elle porte son collier, qu'elle a l'air d'apprécier. Jules est timide, même gêné ; il semble manquer d'assurance. Alice a la parole plus facile. Leurs occupations quotidiennes sont le sujet principal de leur conversation. Jules se cherche encore un emploi stable qui lui permettrait de se marier et

d'élever une famille. Alice demeure soutien de famille. Il est donc trop tôt pour faire des projets.

En 1914, c'est la guerre. Il y a enrôlement volontaire, mais déjà on parle de conscription pour les jeunes de 18 à 25 ans. Jules a 30 ans. Cette guerre entraîne une activité. économique intense. À la quincaillerie Max Hudon, il y a une nette amélioration des ventes.

Alice aura 30 ans le 23 octobre de cette année. Jules lui offre le mariage. Comme d'habitude, on en discute en famille. L'oncle Max offre un poste. La décision est entre les mains d'Alice.

La chapellerie de Clara profite aussi de cette activité économique. Il lui faut une employée supplémentaire. Les revenus augmentent en conséquence et le support financier d'Alice devient moins indispensable. Dans ces conditions Alice accepte le mariage. Elle donne sa démission à son employeur. Et c'est la larme à l'oeil qu'elle quitte, pour toujours. Elle s'en va vers l'inconnu, en compagnie d'un bon garçon, mais qu'elle connait si peu. Son patron lui serre la main et lui récite la formule habituelle.

— Bonne chance, merci pour vos bons services. Revenez nous voir en passant.

C'est qu'en 1914, il n'y a ni paie de séparation, ni congé de maladie, ni assurance emploi, ni fonds de retraite. Le partant doit se contenter d'une poignée de mains.

Le mariage a lieu en l'église de Jacques-Cartier le 26 octobre 1914.

Les nouveaux mariés passent l'hiver au 184 Charest. À chaque fin de semaine Jules prend le train à la gare Ste-Anne ; il va voir ses parents, sa maison et ses poules. Son père Pierre s'occupe de tout pendant la semaine.

7

UNE NOUVELLE VIE

Le vendredi saint, au souper, maigre et jeûne, Jules prend la parole.

— Dimanche, c'est Pâques, Le printemps est arrivé. Il est temps de déménager dans ma maison. Lundi, l'oncle Max m'a accordé un congé. On pourrait en profiter pour le faire dans le courant de la journée.

Et oui. Qui prend mari prend pays !

Le samedi, Jules se rend organiser le déménagement. Pendant ce temps, Alice, Léopoldine et Clara préparent des cartons et emballent ustensiles, coutellerie, robes, cadeaux de noces, chapeaux et autres menus objets.

Lundi, tôt le matin, Alphonse, frère de Jules, conduisant une charette à deux roues, habituellement réservée pour aller à la messe du dimanche, à Beauport, sonne à la porte de la rue Charest.

Quelques instants plus tard, commence le chargement. Les caisses et les cartons sont empilés, à l'arrière de la voiture. Puis Alice, Jules et Alphonse s'installent sur le banc. Ils ont pour une bonne heure de route.

Le trajet se fait plutôt silencieusement. Alice a le coeur gros. Elle quitte la sécurité, une maison confortable, la ville et ses commodités, une mère et une soeur et va s'installer à la campagne, loin de tout et parmi des inconnus.

Vers la fin de l'avant-midi, ils arrivent à destination. Un peu gênée, Alice examine les lieux. En entrant, juste en face de la porte, il y a un gros poële en fonte. Il réchauffe toute la maison. Mais il va falloir cuisiner et chauffer l'eau là-dessus... À droite, il y a un escalier qui conduit à l'étage. Les armoires sont petites et peu nombreuses. Et puis il y a une senteur. Quelque chose mijote sur le feu. C'est alors que Germaine et Lucia sortent de la salle à manger. Elles souhaitent la bienvenue à leur belle-soeur. Elles ont préparé le repas d'accueil.

Alors on passe à table. Dans cette salle, les seuls meubles sont la table et les bancs des diners champêtres. Et puis, on cause pour mieux se connaître.

Après le repas, Jules traverse la rue pour fumer une pipe avec son père Pierre. Pendant ce temps les femmes font la vaisselle et rangent. Puis Lucia retourne chez elle pour aller faire le train. Germaine explique à Alice ce qu'elle veut dire par faire le train. Il s'agit de nettoyer l'étable, de placer de la paille fraîche pour litière des animaux, de traire les vaches, de donner la nourriture et l'eau aux vaches, aux chevaux, aux poules, au chien et aux cochons, de ramasser les oeufs et de s'assurer que tout est en ordre. Ce travail prend plus de deux heures à deux personnes, matin et soir. Ensuite il faut préparer la livraison du lait à quelques clients.

Germaine offre à Alice de l'aider à placer ses affaires dans les tiroirs et armoires. Mais elle refuse, disant que pour aujourd'hui, elle n'a que ça à faire. Après un au revoir, Germaine traverse chez elle.

Alice continue son examen des lieux et des tenants. Dans la chambre nuptiale, il y a un bureau à deux petits et trois grands tiroirs, une table de toilette, une chaise et un grand lit de cuivre. Derrière une porte, il y a une armoire garde-robe de petites dimensions. C'est tout ce dont elle dispose pour ranger ses vêtements. D'ailleurs, elle en a si peu.

Vers quatre heures Jules revient porteur d'une invitation à souper de la part de son père et de sa mère. Le repas aura lieu à cinq

heures, après le train. Au menu : soupe aux légumes, boudin et tarte aux pommes.

Le souper a lieu à l'heure dite. Les conversations tournent autour des labours, des cochons, des vaches et du coût de la vie. Quand il y a des femmes, on ne parle pas de politique.

Vers huit heures, Alice et Jules retournent chez eux. Puis, Jules dit que le lendemain, il devra prendre le train de sept heures pour aller travailler. Il faudra donc se coucher tôt. D'ailleurs la maison est plutôt fraiche en ce soir d'avril, même si le poële réchauffe un peu la cuisine et la chambre. Lui, il semble pressé, elle un peu moins.

Le lendemain matin, à cinq heures il se lève pour réchauffer l'appartement, car la nuit a été froide. Il se prépare un petit goûter qu'il emportera à son travail. À six heures et cinquante-cinq, il descend au train, tel que prévu et Alice reste seule. Elle se sent loin de sa mère, des grandes armoires fabriquées par grand-père Maxime et d'une maison plus chaude que celle-ci ; seule et si loin de son milieu naturel.

8

LA FAMILLE

À l'automne 1916, Alice devient enceinte. Elle a des nausées, se sent continuellement fatiguée et elle a peur. L'hiver s'en vient. Les nouvelles de la guerre en Europe sont mauvaises. Les Canadiens qui meurent au front sont de plus en plus nombreux. Dans les journaux, on lit que tout va bien, que les Allemands reculent que la fin de la guerre est proche. Et pourtant, en même temps, on impose le rationnement, on vote la conscription des hommes, on annonce de nombreux décès et on aperçoit de plus en plus de blessés.

Les pluies d'automne sont fréquentes; l'hiver s'annonce froid et difficile. Après discussions, il est convenu que le couple ira passer l'hiver avec maman Léopoldine. Les Latouche s'occuperont de la maison et des poules.

Alice accouche d'un garçon, prénommé Ernest, le 24 février 1917. Les grands-parents Latouche sont parrain et marraine lors du baptême qui a lieu à Jacques-Cartier, une nouvelle paroisse détachée de St-Roch.

L'enfant est examiné soigneusement par le docteur Laberge. On s'inquiète beaucoup, parce qu'il présente une excroissance rougeâtre dans le cou, à l'arrière de la tête. Les parents craignent qu'il ne devienne bossu. Le verdict : Il s'agit d'une tumeur non maligne. Il faut attendre quelques années, puis on verra ce qui peut être fait.

Le petit est pris en charge, surveillé et cajolé par la tante et la grand-mère. Alice récupère lentement. Le printemps arrive vite. De

nouveau, il faut retourner à la campagne, piocher le jardin, semer, nourrir les poules, ramasser les oeufs et chauffer le poële.

Ernest enfant

Jules prend le train à chaque jour pour son travail. Il cherche à améliorer le sort de sa famille, en se dénichant un emploi mieux rémunéré. Il pense qu'avec quelques influences politiques, il pourrait y parvenir. On lui apprend que le gouvernement songe à créer une Commission des Liqueurs.

À l'été de 1918, Alice est de nouveau enceinte. Et cette fois la situation n'est pas la même. Ernest commence à marcher et requiert une surveillannce continue. Les grands-parents et les tantes Latouche sont prêts à aider, dans la mesure du possible. Alors Alice accepte de passer l'hiver à la campagne. Cependant, les journées sont longues. Il n'y a pas de bibliothèque et les seuls volumes à sa disposition sont l'Almanach du Peuple et quelques vieux livres d'école.

En soirée, éclairée par une lampe à l'huile, elle lit un journal apporté par son mari. Il n'y en a que pour la guerre ; c'est

démoralisant. Alors comme passe temps, elle entreprend la généalogie de la famille Latouche.

Le 24 décembre 1918, Clotilde, l'épouse d'Alphonse, garde les enfants, y compris Ernest, pour permettre aux autres femmes d'aller à la messe de minuit. Il fait un froid sibérien. L'église est loin. La route n'est entretenue que pour quelques piétons et de rares voitures tirées par des chevaux. Quelques hommes utilisent un fanal pour éclairer le chemin, les autres doivent se contenter des étoiles. Alice a froid et se sent très malheureuse de vivre si loin d'un minimum de confort. Elle se promet bien que plus jamais...

Marcel naît le 16 février 1919. Il ne semble pas très vigoureux, mais au moins aucune anomalie n'est observée.

Une troisième naissance est prévue pour janvier 1921. Déjà deux enfants qui courent partout, qui sont curieux et touche-à-tout et un autre pour bientôt. L'escalier sans rampe, l'eau froide qu'il faut toujours chauffer pour les lavages et les bains, la porte qu'il faut continuellement surveiller pour éviter les escapades et la rigueur de la température agissent sur le caractère. Alice ne veut pas entendre parler d'un autre hiver dans de telles conditions.

D'autre part, la situation n'est plus la même au 184 de la rue Charest. L'homme de la maison, l'oncle Georges est de plus en plus accaparé par la quincaillerie Max Hudon. La chapellerie de Clara s'est développée. On sonne à la porte plus souvent et il y a deux employées supplémentaires. L'atelier de couture ronronne. Il y a plus de ciseaux en opération, plus d'épingles sur le plancher et plus d'espace requis pour dérouler les pièces de tissus. Ce n'est vraiement pas la place pour deux petits curieux.

Jules déniche un petit logement sur la rue Maisonneuve à St-Malo. Le déménagement a lieu quelques jours avant Noël. Paul-Émile y naît le 12 janvier 1921.

Puis au cours de cette même année, Jules obtient un emploi à la Commission des Liqueurs du Québec.

Enfin un peu de sécurité et de stabilité. Et de nouveau, c'est le printemps et le retour aux activités campagnardes. Petit à petit il améliore sa maison. Il pose un garde-fou à l'étage pour empêcher que les garçons ne tombent dans le puits de l'escalier. Il ajoute une grille au poële pour permettre le chauffage au charbon. Il achète quelques meubles et ustensiles de cuisine. Cependant, il n'y encore ni électricité, ni téléphone. À l'extérieur, il plante des arbres, ajoute quelques pommiers et augmente le nombre de poules.

À la fin de l'été, Alice est de nouveau enceinte. Au moins cette fois l'accouchement n'aura pas lieu en hiver.

Le 14 mai 1923 Roger voit le jour. Le soleil est revenu. Le grand air et la paix intérieure aident Alice à refaire ses forces.

Puis Ernest est d'âge scolaire. Il est inscrit à l'école du village Le Couvent de Courville. Les parents sont très inquiets et se demandent comment les autres enfants vont accueillir leur petit qui a une allure proche de celle d'un bossu. L'excroissance dans le cou est visible et force un port de tête anormalement penché.

Grand-mère Léopoldine accueille Marcel pour soulager un peu la future mère. Paul-Émile et Roger dorment encore chaque après-midi.

Ernest est accepté par les autres écoliers. Il réussit sa première année, pour le plus grand plaisir de ses parents qui le stimulent de leur mieux. Celui-là, on veut en faire un grand homme.

L'année 1924 commence bien. Les grands-parents Latouche invitent toute la famille pour le souper du jour de l'an. À chaque jour, Jules observe le même rythme : lever à 5 heures, chauffage du poële, nourriture et eau pour les poules, longue marche pour la messe de 6 heures, retour et préparation de quelques tartines pour éviter des dépenses de restaurant, le train de 7 heures et la journée de travail.

Le 7 mai 1924, Alice est à nettoyer la galerie que ses deux grands ont salie. Une des filles d'Alphonse, Laure Alvine, observe le spectacle. Soudain , elle est effrayée par un petit chien qui jappe très

fort. Ernest lui n'a pas peur ; il descend l'escalier à la course et se met à la poursuite du chien. Marcel se tient en attente près de sa mère.

Ernest devant la maison paternelle

Pas très loin, deux automobilistes prennent une course. L'un d'eux, voyant le petit et le chien sur le rebord de la route, perd le contrôle de sa voiture. Il embroche l'enfant dans la clôture voisine et le traîne jusqu'à la maison, juste en dessous d'Alice et de Marcel. L'auto s'arrête en demeurant coincée dans un cadre de fenêtre.

Ernest est mort sur le coup, écrabouillé. Alice perd connaissance. Des voisins s'approchent. Alice est transportée à l'intérieur. Le docteur Laruc vient lui administrer un sédatif. Jules est rejoint à son travail d'où il revient en vitesse. Marcel est envoyé chez les grands-parents Latouche. Germaine s'occupe de Paul-Émile et de Roger qui pleurent.

Le voisinage et la parenté accourent. Par sympathie, tous veulent aider, mais personne ne sait de quelle manière. Une entreprise funéraire arrive avec un petit cercueil blanc. Sur place, on lave, habille et arrange pour le mieux le petit cadavre. On l'expose à la vue des nombreux visiteurs. Pendant trois jours et deux nuits, on veille le mort. La maison ne se vide pas. Alice n'a de repos qu'après que le

médecin lui ait injecté un narcotique. Plusieurs versent des larmes sincères.

Puis ce sont les funérailles. Un gros cheval brun tire un petit corbillard blanc. Au premier rang, il y a Jules qui tient Marcel par la main. Ensuite viennent les parents, les oncles, les cousins, les neveux et les amis. Il s'agit d'un cortège important et ému. C'est une bien triste journée.

Les femmes de la parenté entourent Alice qui doit garder le lit. En état de choc, elle est inconsolable. Le médecin la visite au moins une fois par jour. Marcel est expédié chez sa grand-mère Léopoldine et Paul-Émile chez tante Lydia, sa marraine. Roger, qui n'a qu'un an, est laissé auprès de sa mère, comme dérivatif à ses idées dépressives. Jules lui, doit reprendre sa routine quotidienne, malgré sa peine et ses inquiétudes. Une voisine vient tenir maison et agit en même temps comme garde-malade.

L'été est arrivé. À chaque jour, on force Alice à sortir prendre l'air, mais invariablement elle marche sur la galerie où elle a vécu un accident tragique et les larmes recommencent. Les voisines lui rendent visite et sympathisent avec elle. Son petit Ernest est maintenant un ange au paradis. Mais c'est bien insuffisant pour la consoler. Alors elle se met à écrire. Pendant des semaines, plusieurs pages sont remplies. Elle décrit ses sentiments, pour que plus tard, ses autres enfants se souviennent. Un premier exemple :

Ta mère

Les autres oublieront ton sourire et ta vie
Et l'angoisse du soir où ton oeil se voila
Elle, seule, des nuits et des nuits veillera
Pour mieux se rappeler les minutes d'agonie
Et plus tard elle écoutera rire près de son fauteuil
Le coeur triste à jamais, le front toujours en deuil
Évoquant ta jeunesse ardente, pieuse et douce
Ton existence calme, unie et sans secousse
Jusqu'au mercredi où tu mourus
Et redisant ton nom qu'on ne connaîtra plus.

Un autre exemple :

À mes chers enfants, pour lire quand vous serez grands.

Si je trace ces lignes dans un style peut-être un peu ému, ce n'est pas parce que je ne veux pas me soumettre à la volonté divine, mais bien parce que celui qui n'est plus maintenant, en était vraiment digne et pour vous le faire mieux connaître, si toutefois j'étais allée le rejoindre. Je laisse donc parler mon coeur de mère

Quant à toi Marcel, plus privilégié que les autres, parce que tu étais plus âgé et que tu pouvais mieux comprendre, tu t'en rappelleras bien. En effet, tout a contribué à frapper ta jeune imagination . Tu l'as vu tout couvert de fleurs et tu as assisté à ses funérailles presque royales, (sans doute une permission de la Divine Providence pour récompenser celui qui se proposait plus tard d'être prêtre, quoiqu'il était encore bien jeune.)

Paul-Émile, à peine âgé de trois ans, tu te rappelles bien aussi de ton petit frère chéri et jamais tu n'oublies de prier pour lui matin et soir. Tu comprends qu'il est maintenant ton protecteur et lui confies déjà toutes sortes de demandes. Comme tu es content l'été de te rendre le voir au cimetière tous les dimanches.

Roger, un an, tu ne peux encore que balbutier le nom de celui que tu aimais déjà et auquel tu faisais tant de joie à son retour de la classe. Une dernière fois, juste avant son départ de la maison, lorsque ta grand-mère te tenait penché sur sa tombe, tu as frappé dans la vitre avec tes petites mains, en souriant et en disant « Ernest ».

Aimez-le donc votre petit frère et imitez-le.

De cette galerie Alice a tout vu.
L'auto s'est arrêtée
dans le cadre de fenêtre sous ses pieds.

Elle a grande difficulté à se sortir de ce chagrin invivable. Jules aussi a beaucoup de peine. Alors ensemble, ils se consolent mutuellement et elle devient de nouveau enceinte. Puis comme cerise sur le gâteau, la mort d'Ernest occasionne un procès retentissant, largement commenté par les journaux. Les coureurs d'automobiles, dont personne ne doute de la responsabilité, sont convoqués devant un juge. Alice est appelée comme témoin. Malgré sa peine et son état, elle doit participer à la description d'une scène douloureuse, inoubliable.

Jacqueline naît le 1er juin 1925. Enfin une fille et un dérivatif souhaité. Alice cependant n'oublie pas la mort affreuse de son fils aîné. À chaque jour, quand ses deux bébés dorment, elle revit une vision épouvantable.

L'oubli et la guérison complète ne viendront jamais. Jusqu'à la fin, elle vivra avec ce poids qui ne la quittera plus. Elle décède le 19 février 1948.